

**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

**LES
LUMIÈRES
DE TEL-AVIV**

RIVAGES/NOIR

Les ultrareligieux ont pris le pouvoir à Jérusalem pour former le Grand Israël. Les Résistants, composés de laïcs juifs et arabes, se sont regroupés à Tel-Aviv pour vivre selon les préceptes des premiers kibboutzim. Signe de la division, un nouveau mur a fait son apparition, entre Jérusalem et Tel-Aviv cette fois. Un mur surveillé par des robots tueurs fournis par la Russie, le parrain du Grand Israël. Ils sont six à devoir franchir cette frontière au péril de leur vie : Haïm, un ultra-orthodoxe en cavale ; Moussa et Malika, deux jeunes Palestiniens en exil ; Ana, la femme d'un religieux éprise de liberté ; Isaac, un conseiller du Premier ministre en proie au doute ; et Eli Bishara, un ex-commissaire de police à la recherche de son amour perdu. Tous n'y parviendront pas.

Alexandra Schwartzbrod est romancière, essayiste, spécialiste du Moyen Orient et directrice adjointe de la rédaction de *Libération*. Elle a reçu le Prix SNCF du polar en 2003 pour *Balagan* et le Grand prix de littérature policière en 2010 pour *Adieu Jérusalem*, deux romans qui composent, avec *Les Lumières de Tel-Aviv*, un cycle consacré à Israël.

Du même auteur

Documents

Dassault, le dernier round, Olivier Orban, 1991
Le Président qui n'aimait pas la guerre, Plon, 1995
L'acrobate, Le Seuil, 1998, avec Vincent Nouzille
Jérusalem, Tertium, 2008

Romans

Koutchouk, Denoël, 2000
Balagan, Stock, 2003, Prix du Polar de la SNCF
Petite mort, Stock, 2005
La Cuve du Diable, Stock, 2007
Adieu Jérusalem, Stock, 2010, Grand Prix de Littérature Policière, Prix Calibre 47
Le Songe d'Ariel, Gallimard, 2012

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

**LES LUMIÈRES
DE TEL-AVIV**

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
[payot-rivages. fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Couverture : © iStock.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-4986-9

« La guerre rend fou. Non seulement elle massacre le passé mais elle ne laisse pas non plus de place à l'avenir et elle ne permet même pas de vivre le présent. »

L'écrivain sud-coréen Ko Un
dans *Libération* (14 et 15 octobre 2017)

« La littérature doit concilier les trois temps, le passé, le présent, le futur, autrement elle n'est qu'Histoire, journalisme ou science-fiction. »

L'écrivain israélien Aharon Appelfeld,
Dans le faisceau des vivants,
de Valérie Zenatti (2018, L'Olivier)

*À ma mère, Liliane,
parce que c'est aussi une grande histoire d'amour*

1

Un souffle d'air brûlant balayait la terre. Sous les derniers rayons du soleil, les arbres rescapés du khamsin avaient des allures d'épouvantails. Haïm Müller avançait à pas lents vers l'ombre de la muraille qui faisait office de frontière. Si Moshe ne lui avait pas raconté d'histoire, c'était là que la surveillance avait été allégée. Depuis que le rabbin Arie Golan avait pris le contrôle du Grand Israël avec l'aide des nationalistes russes, les crédits militaires avaient été divisés par dix, il fallait bien dégager des moyens pour favoriser l'étude de la Torah.

La mer était loin et pourtant il entendait le ressac des vagues se brisant sur les rochers au pied de la citadelle de Jaffa. Ou peut-être était-ce le fruit de son imagination ? Il avait tant de fois parcouru ce chemin, enfant puis adolescent, quand la famille au grand complet rendait visite aux cousins de Bnei Brak, qu'il aurait pu le remonter les yeux fermés, guidé par les bruits et les odeurs. À la saison des orangers en fleur, il ouvrait de quelques millimètres la vitre du taxi collectif pour inspirer les bouffées de parfum qui lui venaient des champs bordant Tel-Aviv. Vite, avant que le chauffeur ne se mette en rogne.

Il s'ébroua. Pas le moment de se laisser envahir par les souvenirs. Une fois de l'autre côté, s'il y parvenait, il n'aurait plus de passé. Peut-être un avenir, mais rien n'était moins sûr. La communauté ultraorthodoxe bruissait de ces histoires de « sortants » retrouvés en mille morceaux au pied d'une tour. Ils n'avaient pas supporté le choc de l'effroyable réalité des non-croyants, murmurait-on sur le chemin de la synagogue.

Impossible de savoir si le problème venait des autres ou de soi-même, le rabbin s'empourrait de colère à la moindre question.

Bientôt il saurait. « Tu comprends que l'heure est venue quand il devient plus douloureux de rester que de sortir », lui avait confié sa cousine Beth peu avant d'avalier un demi-litre d'eau de Javel. Ses parents avaient assuré qu'elle s'était trompée de bouteille.

Il avait hésité à troquer sa redingote noire pour une paire de jeans et un tee-shirt. Pas longtemps. D'abord il n'avait pas de jeans et il ne savait même pas où s'en procurer. Et puis ce n'était pas parce qu'il quittait sa communauté religieuse qu'il reniait sa foi. Non, c'était la pratique de la foi qui le rendait fou. Tous ces interdits, cette haine des autres, de ceux qui n'étaient pas comme vous : quelque chose ne collait pas, qu'il ne parvenait plus à assumer.

Il n'avait mis personne dans la confiance. Trop risqué. Pas même son ami Isaac. Pour son bien. Le moindre soupçon de collusion et il était mort. Du moins, socialement.

Quant à Ana, il savait qu'elle comprendrait. Il avait mis du temps à le réaliser, maintenant il en était certain : ils s'étaient mariés pour meubler leurs solitudes, remplir les vides de leurs existences. Même s'ils avaient la plus grande estime l'un pour l'autre, leur relation était un faux-semblant, depuis le début.

Une goutte de sueur glissa le long de ses côtes, puis une deuxième. Son organisme avait perdu l'habitude de cette chaleur moite qui enserre Tel-Aviv dès l'aube jusqu'à la nuit tombée, autre chose que la fraîcheur de Jérusalem, là-haut sur les collines. Il passa le doigt entre sa peau et son col de chemise, il peinait à respirer et pourtant il allait avoir besoin de tout son souffle.

Fouillant dans le fatras de la librairie du vieil Ariel, rue Ben Yehuda, il était tombé il y a quelques mois sur une carte d'état-major qui devait dater du xx^e siècle. Elle indiquait très

précisément les routes et les chemins de terre reliant Jérusalem à Tel-Aviv. L'idée de partir lui était sans doute venue ce jour-là. Il connaissait la moindre pierre de la Ville sainte, il étouffait. Certaines nuits il se réveillait en sursaut, enseveli sous un amas de cailloux et de rochers. Une force invisible le clouait au sol et scellait ses lèvres.

Il avait besoin de retrouver la plaine. La mer. Le grand large.

Il se retourna d'un geste brusque, saisi par un bruit tout proche, et une de ses *peot* soigneusement glissées derrière l'oreille lui balaya le visage. Il jura, même si ce n'était pas très orthodoxe. Au point où il en était, plus rien ne l'effrayait, sauf peut-être ces craquements de branchages écrasés, là, derrière lui.

Si la carte disait vrai, il n'était plus très loin de la muraille de béton qui séparait le Grand Israël des Résistants de Tel-Aviv. Des semaines qu'il se préparait à la franchir, enchaînant dès l'aube exercices de musculation et courses à pied dans la forêt d'Ein Kerem. Il avait longtemps cherché la branche qui lui permettrait de sauter assez haut pour être projeté de l'autre côté du mur. Les tester une à une lui avait valu d'innombrables bleus et même un étourdissement, l'espace de quelques heures. Il avait bien failli renoncer, son corps ne connaissait que l'exercice de la prière.

Mais non.

Un jour il avait trouvé la bonne branche, assez épaisse pour supporter son poids, assez souple pour ployer sans rompre. Il la serrait contre lui alors qu'il hâtait le pas vers sa délivrance. Il l'avait taillée des heures durant afin qu'elle soit suffisamment souple et solide.

Il s'assura que ses baskets étaient bien lacées, que les franges de son *talit* étaient rentrées dans son pantalon, que ses *peot* ne bougeaient plus de ses oreilles, que rien ne viendrait entraver ses gestes durant la course ultime aux abords du

Grand Israël. Il pensa à la phrase que lui répétait son père : « Haïm, la peur n'est jamais bonne conseillère. » Avait-il peur ? Oui, si les gardes l'attrapaient, il risquait honte et déshonneur, bien pire que la prison ou la mort. Il ricana. En matière de déshonneur, il ne ferait jamais pire que Golan.

Il sortit de sa poche une photo de son père glissée dans un étui plastifié, s'imprégna de la force que dégageait son regard, la remit soigneusement en place.

Il prit une profonde inspiration puis expira lentement en comptant jusqu'à dix. Isaac lui avait un jour conseillé cet exercice pour favoriser sa concentration. Il inspira à nouveau, fixa la barrière de béton qu'il allait devoir franchir, reconstituant dans son esprit chacune des foulées qui lui permettraient de se projeter dans les airs.

La perche calée sur sa hanche droite, il redressa son dos, fouilla la nuit noire dans l'espoir d'y entrevoir un signe, puis entama sa course. Il sentit une force inouïe le soulever de terre et le projeter de l'autre côté de la frontière, une force qui le conforta dans son échappée belle. Au même moment, des bruits de voix lui parvinrent, assourdis, ça s'agitait en bas alors qu'il s'élevait dans les airs. Une balle siffla à ses oreilles, il songea qu'il ne reverrait jamais plus les orangers en fleur avant de ressentir une brûlure sur sa cuisse droite.

Il retomba telle une pierre, le choc de sa jambe blessée sur le sol lui arracha un gémissement, il chancela et roula aussitôt en boule pour éviter de se briser un os, il sentait les aspérités des cailloux lui râper le dos, sa tête heurta une pierre ou une branche, un éclair de douleur lui cisaila le cerveau. Il perdit la notion du temps, de l'espace et se raccrocha à cette phrase de Nahman de Bratslav que son père lui citait autrefois – il avait ses obsessions : « Le monde est comme un pont très étroit, l'essentiel est de ne pas avoir peur. »

La nuit avait été glaciale. Moussa el Arabiya s'était roulé en boule sur le tapis qui lui servait de matelas, recouvert de deux peaux de mouton fauchées sur l'étendage d'un ancien colon devenu le plus grand exploitant agricole du Gush Etzion, et il avait prié. Allah était son meilleur somnifère.

Réveillé par les aboiements d'un chien au loin, il était sorti puiser de l'eau à la rivière pour ses premières ablutions. Il aimait ce moment de la matinée encore englué dans la nuit, quand le seul danger vient des animaux. À force de se cacher, de se confondre avec la terre et les pierres, il en était venu à marcher à quatre pattes, comme eux. Ainsi il se déplaçait plus vite, aussi agile qu'un chat. Au fond, on perdait rapidement son attachement à la civilisation. Un jour, peut-être, il ne parlerait plus, se contentant d'émettre des sons en plissant le visage. L'instinct primal.

Il allait se pencher vers l'eau pour s'abreuver quand un éclat de couleur, dans un buisson, attira son regard. Il se précipita. Et esquissa un sourire de victoire. Il n'avait pas perdu ses réflexes. Des baies sauvages à foison. Elles avaient poussé pendant la nuit, il n'avait pas le souvenir de les avoir aperçues la veille.

Il arracha les fruits avec une telle frénésie qu'il s'écorcha la peau aux épines. Mais il s'en moquait, il avait si faim qu'il ne pouvait plus attendre. Son dernier repas remontait à quand ? Impossible de retrouver. Il n'avait plus la notion du temps, se fiait au soleil et à la lune. Aux gargouillis dans son ventre.

Une semaine plus tôt, il avait découvert un trésor. Une décharge en plein air où les juifs venaient verser leurs

poubelles. Il y avait trouvé des pitas rassies qu'il avait fait griller au feu de bois, des boîtes de thon qu'il avait léchées des heures durant pour en récupérer l'huile et les miettes, et surtout de vieux journaux qu'il avait ramenés dans sa grotte le cœur battant car il ne savait pas lire. Il avait grandi au camp de Dheisheh, dans la rue bordant la maison en parpaings où ils logeaient à dix dans une seule pièce, et aux abords des checkpoints où il paradait, enfant, avec des kalachs en carton et un lance-pierre dans la poche. Il connaissait l'arabe de la mosquée et celui que sa mère parlait à la maison. Dans ce camp de Bethléem, on n'apprenait pas vraiment la vie dans les journaux. Il fallait grimper à la Nativité, là où se massaient les touristes, pour espérer en récupérer quelques-uns, jetés dans les travées. Petit, il se donnait un air important en tournant des feuilles remplies de caractères qui ne lui évoquaient rien d'autre que la ville, le savoir, la richesse.

Le camp se situait au pied de la basilique, ses constructions sommaires tranchaient avec les pierres nobles de la vieille ville, sur la colline. Il y avait à Bethléem ceux d'en haut et ceux d'en bas. Il était celui d'en bas, qui jouait dans les filets d'eau croupie dégoulinant dans les ruelles crevassées, et dormait à même le sol, sur une couverture qu'il fallait rouler au réveil afin de libérer l'espace. Après tout, c'était sa vie, il n'avait jamais connu autre chose et cela lui convenait tant qu'il se sentait aimé, protégé.

Il repensait de moins en moins souvent à sa vie d'avant. Ou alors dans des flashes. Les premiers temps, c'était une souffrance, une brûlure dans le ventre. Il revoyait sa mère, poussée de force dans le car qui l'expulserait du territoire, le cherchant désespérément du regard, espérant et redoutant sa présence. Il n'avait pas eu le temps de lui dire adieu, la seule chose qu'il regrettait.

Il remplit d'eau une cuvette en ferraille récupérée à la décharge et regagna la grotte, songeant à l'immensité du

temps qu'il lui restait à tuer avant la nuit. Autrefois les journées passaient sans qu'il n'en sente l'effroyable longueur, rythmées par les repas, les copains, la mosquée, le centre culturel. Le jour était à peine levé qu'il tombait déjà, les vieux s'asseyaient sur le pas de leur porte, les pieds traînant dans les cailloux que les gamins balanceraient plus tard au checkpoint, il aimait ce sentiment diffus d'appartenir à une famille bien plus vaste que la sienne, une famille disloquée, éparpillée, mais soudée quand même, gardant au chaud, intacte, la mémoire de ce qu'elle avait été aux jours heureux. Mais y avait-il jamais eu des jours heureux ?

Il s'apprêtait à feuilleter pour la millième fois un magazine pioché dans sa réserve secrète, quand un bruit de pierres qui roulent le fit sursauter. En deux secondes il était sur ses pieds, masse d'énergie prête à exploser.

3

Ana Müller baissa la tête, glissa les mains derrière son cou. Ses doigts tâtonnèrent, remontèrent un à un les maillons de la chaîne jusqu'au fermoir qu'elle pressa d'un coup sec. Déclat. Soulagement. Elle recueillit le collier porte-bonheur au creux de sa paume, s'arrêta un instant sur la *hamsa* offerte par l'oncle Zeev peu de temps avant sa mort et déposa le tout sur la pierre grumeleuse. Puis ce fut au tour des bagues. L'œil-de-tigre acheté au souk d'Istanbul, seul vestige de sa vie d'avant, et l'alliance en or que Haïm avait un jour glissée à son index droit. Ses bijoux l'habillaient bien plus que ses vêtements ôtés un à un dans la pénombre du *mikveh*. Jupons, jupe, collant, culotte, tee-shirt à manches longues, chemise, soutien-gorge. Ses bijoux et sa perruque. Elle ne se sentait nue qu'à l'instant où elle ôtait ses cheveux synthétiques, sa tignasse rousse répandue sur les épaules. Elle avait refusé de la raser, ce n'était pas négociable. Alors seulement elle passait sous la douche, frottant chaque millimètre de sa peau avec un gant de crin pour en retirer les impuretés. Elle aimait ce moment. Plus personne pour la regarder, ou l'éviter, oui, l'éviter comme si elle portait en elle le germe de la peste.

Ici et seulement ici, elle redevenait elle-même, Ana Güler, devenue Müller, juive d'Istanbul réfugiée à Jérusalem dans le monde rassurant des haredim, loin des musulmans en furie. Une heure et demie par mois, ce n'était pas si mal, songea-t-elle en esquissant un sourire, certaines femmes ne connaissent jamais ce plaisir-là.

Une fois certaine d'être propre, elle s'avança vers le bassin et descendit lentement les marches en tâchant de se concentrer sur l'instant. L'eau était chaude mais ne brûlait pas, une enveloppe de douceur qui se refermait sur elle pour faire de son corps un lieu sans histoire, vierge, purifié. Elle ferma les yeux, s'immergea jusqu'à disparaître dans les profondeurs du bassin, savourant le silence ouateux dans lequel elle baignait ; au fond pourquoi remonter, elle était si bien. Elle retint sa respiration en comptant : 10, 15, 20, 23, les chiffres n'avaient plus de sens, plus rien n'avait de sens. Elle finit par remonter à la vitesse d'un ressort, expirant bruyamment l'air accumulé dans ses poumons.

Plus elle priait, plus elle respectait les préceptes de la *halakha*, plus elle servait son mari, moins elle trouvait de sens à sa vie.

Ana s'immergea une deuxième fois puis une troisième. Oublia de réciter les prières. À quoi bon ?

Sa peau était molle.

Il était temps de sortir.

Elle remonta lentement les marches. S'arrêta devant le miroir, observant la rondeur de son ventre qui pourtant n'avait jamais porté d'enfant. Haïm ne disait rien mais elle savait qu'il commençait à trouver le temps long. Il ne l'avait sans doute épousée que dans ce but. Se reproduire. Peupler la terre d'Israël. Elle aurait tant aimé le remercier ainsi de l'avoir recueillie quand elle était à la rue.

Fixant son reflet, elle comprit en un éclair à quel point ils s'étaient trompés. Tout en elle se rétractait à l'idée de donner un enfant à Haïm. Ce n'était pas l'homme qu'elle aimait.

Elle enfila un peignoir, s'assit sur un banc en bois, appréciant la moiteur des lieux. Ferma les yeux, juste un instant. D'autres femmes attendaient mais elle s'en moquait.

Istanbul lui manquait, ses bruits, ses odeurs, ses ruelles, son fleuve. *Dersaadet Kapici*, Porte de la Félicité, un des noms

que les Ottomans donnaient à la ville du temps où elle s'appelait Constantinople. Félicité, le mot roulait entre ses lèvres tel un bonbon. Félicité, félicité, où es-tu ? murmura-t-elle.

Ses cheveux ruisselaient, elle les roula en une torsade qui ressemblait à s'y méprendre aux *hallot* de shabbat et la tordit loin de son dos pour en extraire l'eau. Elle aimait ce moment où les gestes s'enchaînent dans le silence.

Elle se défit de son peignoir, enfila un à un ses vêtements. L'idée de retrouver la rue et ces ombres noires qui filaient le long des murailles l'oppressait. Ces corps cachés, ces regards baissés, ces dos courbés. Elle avait cru trouver le réconfort et la paix dans l'observance des rites et des croyances, elle n'y avait trouvé que béance.

Ana ferma les yeux, elle avait beau faire, tout la ramenait à sa vie d'avant.

Sur la *tayelet*, des joggeurs s'évertuaient à sculpter leur corps, une légère brise venue de la mer séchait leur sueur goutte à goutte. Malgré les menaces qui planaient, la plage restait le lieu le plus fréquenté de Tel-Aviv : on tenait mieux la peur à distance en short ou maillot de bain. Ici, sur ce bord de mer écrasé de soleil, on était habitué à vivre avec ce mélange de panique et d'insouciance vissées au corps et à l'âme, on avait une façon unique d'occuper l'espace et le temps. Même si, depuis que la ville avait fait sécession, refusant les diktats du Grand Israël, l'insouciance était une sensation dont beaucoup n'avaient plus le souvenir.

Balayant le front de mer du regard, Éli Bishara réalisa à quel point cet endroit lui avait manqué. Nulle part au monde il ne se sentait autant viscéralement chez lui qu'ici : chaque fibre de son corps reconnaissait les bruits, les odeurs, la lumière, la langue et le remerciait d'être là, de retour, dans ce pays honni et adoré.

Il s'apprêtait à tourner vers Frishman pour gagner Dizengoff, quand un air de musique le poussa à parcourir quelques dizaines de mètres supplémentaires, sur le trottoir opposé à ce qui était autrefois l'ambassade de France, reconnaissable à ses moucharabiehs de béton. Ils jouaient du Satie sur un coin de la jetée, assis sur des blocs de pierre face au Sheraton. Un violoncelliste, un violoniste et un guitariste, leurs instruments exhalant des airs déchirants. Des balcons du palace, dont les chambres étaient devenues des appartements

collectifs, provenaient des éclats de voix et des rires d'enfants mais aussi des chants pour accompagner les musiciens.

À Tel-Aviv, plus rien ne se perdait.

Il se laissa tomber sur un banc, fasciné par les visages burinés et les regards complices, songeant à quel point leur vie, leur histoire étaient différentes des siennes alors qu'ils partageaient le même pays, du moins ce qu'il en restait.

Il se releva pesamment, jeta quelques dattes dans la housse de guitare déployée sur le bitume, et poursuivit sa route. Ici, mieux valait ne pas trop rêvasser, sous peine d'être assailli par les pires cauchemars.

Le commissaire Éli Bishara, ou plutôt l'ex-commissaire Éli Bishara, était un Palestinien d'Israël, un Arabe israélien, peu importe, il était à la fois d'ici et d'un pays qui n'existait plus. Il avait grandi dans une famille chrétienne de Nazareth qui n'était jamais parvenue à le convaincre des bienfaits de la religion.

Il avait tout tenté pour oublier ce lieu qui avait détruit sa vie. Il avait résisté de l'intérieur quand le gouvernement israélien s'en était pris aux Palestiniens d'Israël, leur interdisant de travailler dans le pays afin de les pousser à partir¹. Mais son combat était vain ; il l'avait vite compris quand il avait vu le monde détourner les yeux. Alors il avait rejoint en France son frère qui enseignait à l'université. Pendant quelques mois, il avait marché sur les quais de la Seine, dormi douze heures par jour et lu tous les livres de géopolitique qui lui tombaient sous la main. Il avait renoué avec d'anciennes amours qui l'avaient vite lassé. À quoi bon ? Aucune d'elles n'avait de quoi assouvir ce manque qui lui nouait la gorge dès l'aube.

Jusqu'à ce jour de mai où des élections anticipées avaient porté nationalistes russes et ultraorthodoxes au pouvoir en Israël.

1. Lire *Balagan*, Stock, 2003, et *Adieu Jérusalem*, Stock, 2010.

Le Premier ministre était un homme en noir dont l'ascension avait été stoppée net, vingt ans plus tôt, par des accusations de corruption. Il lui avait fallu plus de quinze ans pour être lavé de tout soupçon. Quinze ans à ferrailer pour obtenir de la justice qu'elle referme le dossier, quinze ans à élargir son réseau de supporters en jouant les victimes, quinze ans à fomenter sa vengeance. On y était.

Les nouveaux dirigeants avaient annexé ce qui restait de la Cisjordanie, envoyant des gros bras tout droit sortis de Tchétchénie ou d'Ouzbékistan chasser les Palestiniens vers la Jordanie ou l'Égypte qui avait récupéré Gaza. Les lois de Dieu avaient remplacé celles de la cité.

À peine nommé, le nouveau Premier ministre avait fermé le territoire aux musulmans et interdit aux femmes de sortir bras et jambes nus. Il avait institué quatre heures d'étude quotidienne de la Torah dans tous les établissements scolaires, primaires, secondaires et universitaires. Et surtout imposé les règles strictes du shabbat à l'ensemble du pays. L'électricité était coupée du vendredi soir au dimanche matin. Et la rumeur disait qu'elle pourrait bientôt l'être en continu. Les caisses du pays étaient vides, les ultraorthodoxes vivant dans leur grande majorité aux crochets de l'État. Les magasins non kasher avaient tous été fermés et l'usage de la voiture était prohibé durant shabbat. De toute façon, il n'y aurait bientôt plus d'essence pour rouler, les circuits d'approvisionnement étant en passe de se tarir.

À Jérusalem, il n'était plus rare de croiser une carriole tirée par un âne sur l'avenue King George. Et la ville était plongée dans le noir dès la nuit tombée.

Seuls les juifs de la diaspora, dont le gouvernement cherchait désespérément à attirer les investissements, avaient le droit de rouler sans restriction. Une sorte de tourisme d'État s'était développé comme au bon vieux temps de l'Union soviétique. On entassait les visiteurs dans des cars affrétés par

le ministère de l'Intérieur avec guide et traducteur aux ordres afin que chacune de leurs paroles, chacun de leurs pas soient enregistrés et aussitôt transmis aux plus hautes autorités.

Même si le réseau fonctionnait encore, smartphones et ordinateurs avaient été interdits à la vente, accusés de donner accès à un monde de perdition. Le yiddish avait refait son apparition, l'hébreu n'était plus la langue unificatrice. Et les médias étaient sous la coupe du ministère de l'Information, les rétifs s'étaient enfuis.

Les Russes auraient pu s'opposer à l'adoption de règles si archaïques mais tant qu'on les laissait produire leur vodka et refaire le monde jusqu'à l'aube, tout leur allait. Nombre de leurs congénères ayant émigré en Israël tout au long des décennies passées, prétextant une judaïté qui restait à confirmer, ils étaient tout naturellement devenus le parrain d'Israël. Concentrés sur leur propre territoire, où il y avait fort à faire pour endiguer les séparatismes, les États-Unis leur avaient refile la patate chaude. Pour les hommes en noir, cela ne faisait aucune différence, un bon vieux Soukhoï valait bien un F-16 flambant neuf.

Éli avait d'abord cru à un mauvais film. « Le monde semble s'être retourné dans sa tombe », avait-il dit à son frère, paraphrasant Henry Miller.

Le jour où il avait entendu dire que Tel-Aviv résistait, qu'une communauté d'Israéliens de gauche s'était installée là, réinventant le mode de vie des *kibboutzim*, il avait décidé de rentrer. Par n'importe quel moyen. « Quand un pays connaît une telle crise, c'est précisément le moment de relancer le projet historique », s'était-il défendu lorsque son frère l'avait traité de cinglé. Celui-ci avait refusé de le suivre, sceptique sur les chances des Résistants de retrouver l'utopie des pionniers de 1948, projet qui englobait cette fois les Palestiniens.

Pourtant, Tel-Aviv n'était pas le premier exemple de sécession dans le monde. La Californie venait de se séparer du reste

de l'Amérique, on y vivait désormais en autosuffisance au sein de communautés qui tentaient de raviver l'esprit hippie et le folklore des années 1970. L'Écosse, la Catalogne, le Pays basque mais aussi le Tyrol avaient pris le large, alors pourquoi pas Tel-Aviv, qui comptait un nombre incalculable d'intellectuels biberonnés aux plus belles légendes de l'âge d'or occidental ?

Plus personne ne pouvait s'opposer à cette partition. L'Iran et l'Arabie saoudite s'étaient entretués dans un conflit qui avait failli devenir mondial, l'Europe avait implosé et retrouvé ses frontières intérieures, l'Onu s'était disloquée sous la pression des nationalismes, le Hezbollah et le Hamas s'étaient autodissous faute de financements extérieurs, et le pétrole avait perdu son aura depuis que la planète misait tout sur l'énergie solaire. Le réchauffement climatique n'était plus un chiffon rouge mais une réalité, les pays du Sud étouffaient et ceux du Nord se cadenassaient pour bloquer l'afflux des réfugiés. La misère, les tempêtes et le chacun pour soi avaient fini par imposer la décroissance à marche forcée.

Le monde était devenu une succession de murs et de cloîtres. On ne se voyait plus, on ne se parlait plus. Après la débauche de communication ouverte et de sociabilité des débuts du XXI^e siècle, les peuples s'étaient repliés sur eux-mêmes, coupés les uns des autres. On ne disait plus « la communauté internationale » mais « les communautés du monde ».

Éli, lui, avait une envie irrépressible de retrouver son pays, sa brutalité, sa lumière, ses odeurs, ses fous. Il n'y avait qu'ici qu'il était lui-même.

Il essuya une goutte de sueur qui ruisselait sur sa tempe – jusqu'à quelle température pourrait-il encore tenir ? – et sortit un paquet de cigarettes de sa poche droite. À la seconde où il avait remis le pied sur le sol d'Israël, l'envie de fumer, qu'il avait tâché de brider pendant son séjour en France, était revenue, incontrôlable. Ici, le tabac était le seul péché auquel

personne ne résistait. Juifs, musulmans ou chrétiens, laïques ou croyants, et jusqu'aux fous furieux, ils clopaient tous. Pourquoi se priver d'un tel plaisir alors qu'on risquait sa peau à chaque coin de rue ?

Il s'abandonnait à la vue sur le vieux port de Jaffa, inspirant chaque bouffée comme si sa vie en dépendait, quand des hurlements s'élevèrent dans son dos. Il se retourna d'un bloc.